

Les écritures sauvages

Cindy Dumais

Numéro 118, automne 2014

Avant l'oeuvre : préparatifs & partitions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72591ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

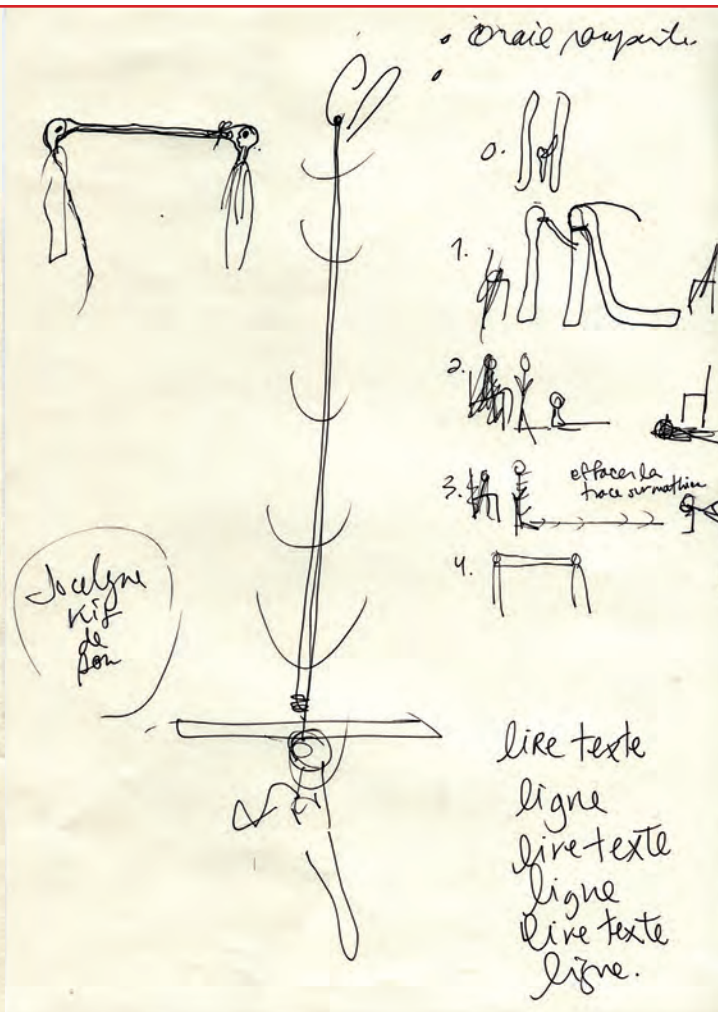
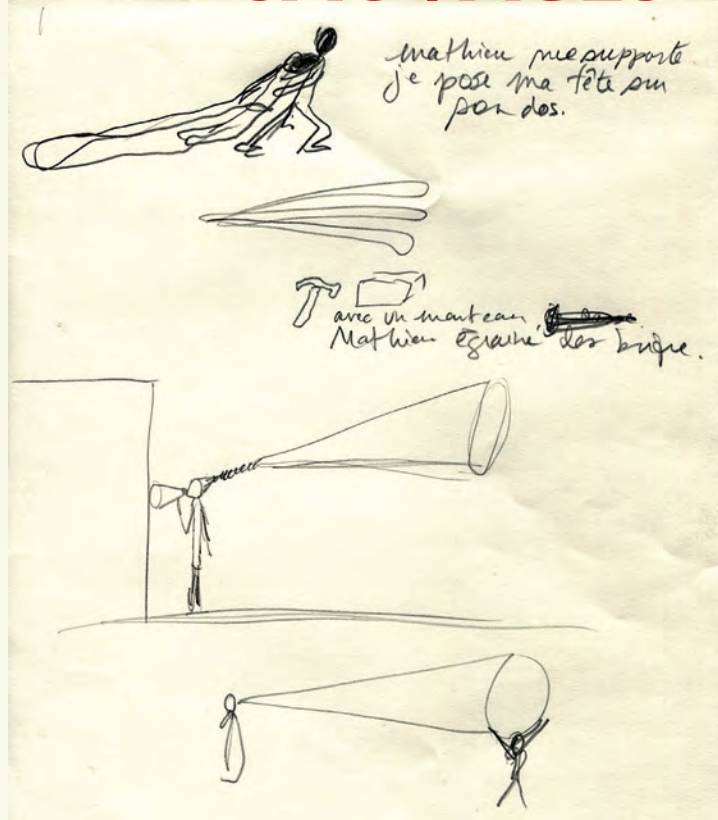
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumais, C. (2014). Les écritures sauvages. *Inter*, (118), 36–37.

LES ÉCRITURES SAUVAGES

► CINDY DUMAIS



Consigner. Consigner pour ne pas perdre. Tout écrire et ne rien perdre. Je ne sais pas perdre car je thésaurise chaque instant. Je suis malade de la consigne.

À la place de. J'écris à la place de. À la place de vivre.

Au carnet, ce qui y est consigné non seulement fait état, mais fait figure d'œuvre. Le moment, la réflexion, le dessin, l'illumination ! La consignation est toujours faite avec bonheur, avec ardeur, avec toute présence à l'art, à soi, à l'œuvre, au faire, à l'ambition. C'est vif, jeté, sans trop de ratures ni de repentirs. C'est tout à fait authentique. C'est tout à fait authentique, ce qui se passe à l'intérieur du carnet.

Le carnet est présent. C'est un lieu mobile. Il est celui qui débute : lieu de la genèse immédiate. Il est celui qui voit tout : œil géant sur ce qui vient avant, œil géant sur le processus qui s'opère, œil géant sur ce qui se passe lorsque se termine une œuvre. Le carnet est le lieu de la rencontre de tous les projets, le seul lieu où tout tient en peu de place, l'univers entier d'un créateur. Un lieu-synthèse à l'état brut.

Le carnet parle avec l'autorité de son expérience

Cela arrive sauvagement, peu importe l'instant, le lieu, l'activité, les invités. Je ressens comme une sorte de malaise. La pensée cherche une façon d'évacuer, de s'évacuer par une brèche : le carnet. Le carnet comme un trou. La pensée qui perfore et performe son arrivée. C'est fiévreux, vertigineux parfois. Faire de la performance aussi est frénétique. Mon champ de vision rétrécit, concentration au maximum, je ne vois plus ce qui m'entoure. Faire de la performance, c'est faire l'expérience de l'accès¹. Écrire et dessiner au carnet, c'est aussi faire l'expérience de l'accès. Alors que je suis complètement absorbée par la page devant moi, ces rédactions sauvages se font comme si j'étais aveugle, tellement la connexion est forte entre l'intérieur et l'extérieur. Ces frontières disparaissent entre ma tête et le papier. Quand j'écris, quand je dessine, je suis avalée par le papier ; le bâton noir guide mes pas sur la surface, « le bâton étant la prothèse, la pointe qui permet à la main de l'aveugle de s'orienter dans

l'espace, de dessiner dans l'espace, donc, entre le bâton, entre la main et le bâton de l'aveugle, et puis le geste du dessinateur qui fait la même chose avec un crayon au fusain »². Le tout se passe entre l'œil et la main, je place les mains devant moi pour consigner, comme le fait l'aveugle pour se protéger de la chute. C'est une crise, la pensée en performance sur papier.

Les notes du carnet sont toujours chargées, chargées de possibilités. C'est la véritable liberté de l'artiste. Le carnet voyage bien et il n'exige que peu de moyens : il est dans cet état où l'œuvre est encore ouverte. Le non-fini rejoint ici l'infini potentiel. C'est dans l'émergence que l'on retrouve peut-être la plus grande œuvre. L'œuvre à venir, l'œuvre en devenir.

Carnet = œuvre³⁰

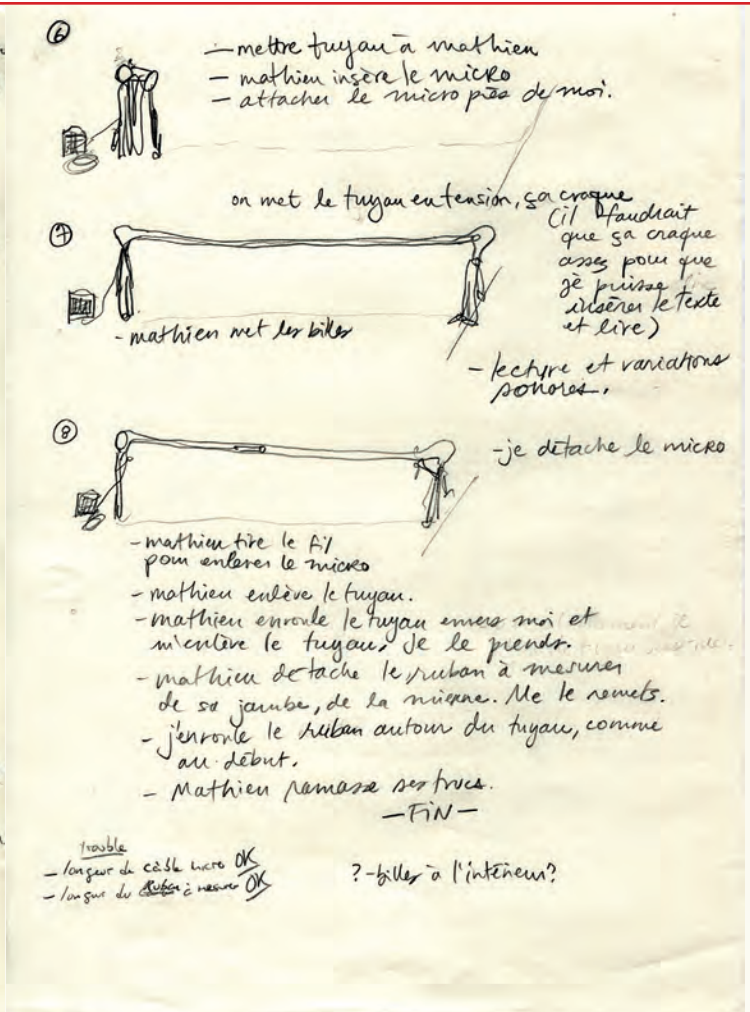
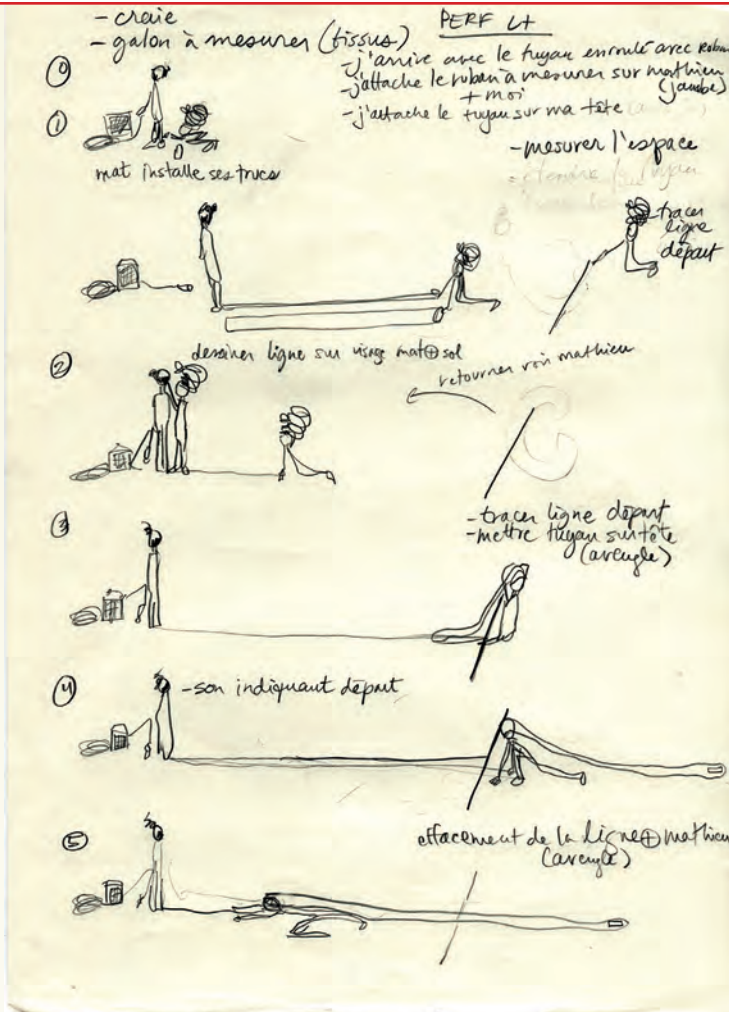
Si l'art conceptuel a esthétisé l'idée, le carnet est esthétique. Le carnet est présent. Peut-être est-ce là la raison d'une telle confidentialité. Ce qu'il y a dans le carnet, on le réorganise pour le faire voir. Mais ce qu'il y aurait à voir, ce seraient ces performances de la pensée où l'on est dans l'œil du carnet-cyclone. Rarement ou jamais il ne s'ouvre au regard de l'autre et, pourtant, il y a là véritable œuvre, peut-être, quand elle n'a pas été retouchée ni même vue par un tiers, peut-être parce que ce qui y est divulgué est la vie même. Car j'écris à la place de.

Le carnet est précieux, le carnet est rare

Je le porte fidèlement près de moi. Un carnet-deuxième-tête. Je le garde tout près, pour ne pas le perdre, pour la consigne rapide et pour m'assurer qu'il ne soit pas vu par un autre.

Cela prend beaucoup d'humilité pour montrer l'intérieur du carnet.

Le carnet est confidentiel. Et si sa confidentialité première est montrée au regardeur, il apparaît comme un éclat que l'œuvre présentée, celle qui vient après, ne retrouve pas. Peu importe la nature de l'œuvre finale, qu'elle soit hermétique ou non, elle est unité. Le carnet reste épars et pourtant un seul lieu.



> Pages des carnets de Cindy Dumais.

Ses formats changent selon les projets. J'ai, à la fois, plusieurs carnets entamés. J'ai le format voyage, le format atelier, le format quotidien. Je date toujours la première page du mois et de l'année avec un tiret cadratin – comme on le fait pour l'identification des personnes toujours vivantes : leur nom, leur année de naissance et le tiret cadratin –, laissant un espace vide pour y indiquer la fin. Curieusement, je me surprends à penser que le dernier carnet que j'aurai rédigé sera le seul qui ne portera pas de fin. Il portera la vie pour moi. À la place de.

Je date aussi le début de chacune des interventions. Dans les périodes prolifiques, j'inscris l'heure. Et il eut un temps, aussi, où je me suis refusé d'y inscrire la date. J'ai écrit, dans un de ces carnets : « Je ne date plus ce que j'écris désormais ; cela indique mon détachement à ce qui se passe³. » Et j'ai repris la datation après environ quatre années, avec cette note : « J'ai jadis cessé d'écrire la date, pour mes notes. Comme si cette période ne pouvait être gravée que dans le souvenir. Comme si l'agissait de l'impossibilité de créer à nouveau et que tout ce qui serait fait autrement ne serait que mauvais. Que l'art et l'écriture sont devenus difficiles ou bien que l'enfant marque une pérennité plus grande que toute œuvre⁴. » Cette inscription termine le carnet. Peut-être pour clore définitivement cette période se sont succédées des pages vierges pendant plus du quart du petit livre.

Il m'arrive de ne plus comprendre ce que j'y ai écrit. Et non pas parce que c'est illisible ou à cause de l'ordre de la graphie dessinée, mais bien parce que le sens ne se saisit plus.

Le carnet, c'est une mine d'idées non réalisées, de désirs inassouvis, par manque de temps, par manque d'argent, par manque d'audace, manque. Le carnet-trou. Mais il ne manque rien, le cahier, car il reçoit les coups du crayon sous toute température, l'encre roule chaude et noire ; je l'aime foncée, qui tache, qui traverse le papier et, d'autres fois, faible ou manquante, car c'est tout ce que j'ai trouvé, ce crayon.

Papiers, factures, papiers-mouchoirs, y sont parfois collés, car je suis dans l'auto ou au marché.

Et il y a deux mois, j'ai fait quelque chose d'horrible, je me suis acheté un téléphone intelligent. Je le porte avec moi, tout près, partout. Un téléphone-deuxième-tête. J'écris beaucoup. J'écris debout. J'écris dehors. J'écris dans la voiture.

J'y écris mes notes et, désormais, elles me sont transmises aussitôt par courriel lorsqu'il capte le réseau. C'est peut-être ma deuxième tête, pratique, mais j'ai perdu la forme. Je gagne en nombre de notes consignées, je gagne en contenu – trop de choses j'oublie sans cahier, crayon, bien que je retourne et retourne dans la mémoire ce que j'espère ne pas oublier ; on dit des choses importantes dont on se rappelle, mais tout est important et j'oublie –, je gagne en contenu, je perds en forme, en contenant. Mes notes arrivent maintenant par Gmail, formatées et standardisées. Je n'ai désormais plus la trace de la note enragée, de l'écrit sauvage qui se captait à travers les angles et les dimensions de l'écriture.

Je ne l'ai pas abandonné, le carnet. Il est toujours là et il me regarde. ◀

Notes

- 1 L'accès peut tout aussi être la possibilité d'aller dans un lieu, ou la possibilité de connaître quelque chose, ou encore l'apparition soudaine de l'intensité d'un état.
- 2 Jacques Derrida, *À dessein, le dessin*, Franciscopolis Éditions, 2013, p. 30.
- 3 Carnet rouge à motifs floraux, octobre 2009 – aux environs de juin 2011.
- 4 Carnet grenat en cuvette, 26 mai 2013 (seule date apparaissant dans le cahier, avant la note citée).

Née au Lac-Saint-Jean en 1978, **Cindy Dumais** s'installe au Saguenay après l'obtention de la maîtrise en arts de l'Université du Québec à Chicoutimi en 2004. Elle enseigne la pratique des arts au Cégep de Chicoutimi et elle est chargée de cours à l'UQAC. Membre des Ateliers Toutout depuis 1999, elle continue ses recherches en arts visuels et en écriture, qui portent sur la traversée des frontières des représentations, sur l'expérience de l'intériorité et sa traduction poétique par les mots, la forme et la matière dans l'espace. Elle travaille actuellement sur le projet *Les Convers(at)ions*, un projet visuel et d'écriture, soutenu par le CALQ et par le Centre Sagamie ; il sera présenté en 2015. Elle participera également à la Foire d'art contemporain de St-Lambert en octobre 2014. Elle tient le double rôle d'auteure et d'éditrice, avec les éditions La Clignotante.